

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 25

Artikel: L'histoire de Guillaume-Tell : racontée par un Anglais
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193017>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

avait combattu à ses côtés dans la guerre d'Amérique et il avait rapporté du Nouveau Monde des idées d'indépendance ; le 14 juillet, le jour même où la France célébrait le second anniversaire de la Bastille prise et de la liberté renaissante, il avait été du nombre de ces patriotes vaudois qui, sous les grands marronniers de Montriond, avaient osé, dans un banquet séditieux, s'associer de loin à cette fête de la fraternité universelle. Or, MM. de Berne, maîtres du pays de Vaud, n'avaient pas trouvé de leur goût ces velléités d'émancipation, et ils avaient mis sous les verrous les plus imprudents des banqueteurs pour leur apprendre à réclamer l'affranchissement de leur patrie.

Depuis lors Robert de Lignerolles était prisonnier d'Etat au château de Morges. Comme elle avait pleuré la petite comtesse ! Car elle l'aimait follement et d'enfance, son Robert, si beau, si brave. Elle avait tenté démarches sur démarches pour le faire relâcher, pour lui parler, pour le voir tout au moins. Efforts inutiles ! Si encore, comme le libraire Durand, son compagnon d'infortune, il avait été mis aux arrêts chez lui, avec défense de sortir sauf pour aller aux offices ! Quel paradis d'amour elle aurait su lui faire de cette prison domestique ! Elle aurait héroïquement enduré cette captivité à deux, tant que Leurs Excellences de Berne auraient voulu ; et elle était bien certaine, pensait-elle en souriant à travers ses larmes, qu'elle l'eût fait paraître courte à son ami. Mais non ! Il avait fallu se résigner à une pénitence moins douce. Du moins elle avait voulu rester aussi voisine que possible du captif ; elle s'était installée, entre le lac et Lausanne, dans une maison de campagne qui appartenait à son mari, et qui, par un souvenir admiratif de *La nouvelle Héloïse*, avait été, comme tant d'autres du même temps, appelée *L'Élysée*.

Elle eût été en d'autres circonstances une adorable retraite, cette maison cachée comme un nid dans un fouillis de buissons et de grands arbres, éloignée de la ville et des regards indiscrets, n'ayant d'échappée que sur la nappe changeante du Léman et sur les masses bleuâtres des montagnes de Savoie ! Robert l'avait meublée pour elle, pour eux deux, hélas ! avec des raffinements d'amoureux. Mais ce qui avait séduit la triste Edmée plus que tout autre chose, c'est que des terrasses, qui s'étagaient au-dessous, elle pouvait voir par les jours clairs miroiter au fond de son golfe la ville de Morges avec le château où était enfermé celui qu'elle aimait.

Là, captive de son chagrin, elle s'était arrangée une vie de recluse volontaire ; elle recevait de loin en loin la visite de quelques parents âgés ; elle avait écarté les indifférents et plus résolument encore les amis trop désireux de la consoler. Sans autre compagnie que Lison et trois ou quatre vieux serviteurs de la famille de Lignerolles, elle attendait depuis six grands mois, lisant, rêvant, espérant et désespérant, qu'il plût à Leurs Excellences de lui rendre son bien.

Certes, elle avait, elle voulait avoir du courage. Mais, ce soir-là, était-ce le hurlement de la bise noire qui chassait devant elle des troupeaux de nuages lourds de neige ? Était-ce le contraste de cette veillée solitaire et funèbre avec son dernier Noël, un Noël rose, s'il en fut, puisque c'était le jour où elle avait été fiancée à Robert !... Elle se sentait dans

l'âme une détresse infinie. Abandonnée dans une bergère moëlleuse, au coin de la cheminée où flambaient des bûches énormes, les yeux fixés sur le brasier qu'elle ne voyait pas, le visage immobile, les mains inertes, elle s'enfonçait dans sa tristesse avec cette âpre volupté que le cœur, dans certaines heures sombres, éprouve à souffrir et à se regarder souffrir.

Tout à coup la pendule, une fine pendule de marbre blanc dont la voix argentine n'était pas destinée à sonner des heures d'ennui, témoin le petit Amour qui du bout de sa flèche dorée indiquait les chiffres du cadran, fit entendre dix coups. La comtesse tressaillit. Ah ça ! que faisait donc cette folle de Lison ? Une demi-heure pour trouver un livre ! Et la comtesse impatientée allait appeler, lorsque la soubrette parut.

Elle avait une mine singulière, la mine de quelqu'un qui vient d'éprouver une vive surprise, qui veut la cacher et qui se compose pour cela un visage plus fermé que nature. Ses yeux parlaient pour son visage.

— Que vous arrive-t-il, Lison ? dit Mme de Lignerolles, curieuse.

— Rien, madame. J'ai été un peu longue. J'en demande pardon à madame. Mais c'est que j'ai rencontré Baptiste dans le corridor et nous avons causé ensemble. Il ne faut pas que madame s'inquiète, si elle entend du bruit. C'est lui qui rode dans la maison.

— Et pourquoi M. Baptiste se promène-t-il si tard, comme une âme en peine ?

Lison parut embarrassée ; puis, d'un ton décidé :

— Ma foi ! madame, j'aime mieux tout vous dire. Baptiste et François ont eu l'idée de faire réveillon à l'office ; ils m'ont invitée et j'ai promis d'en être, si madame le permet.

Le premier mouvement de Mme de Lignerolles fut de froncer le sourcil. Une espèce de fête dans sa maison en deuil ! Cela lui semblait une injure à son chagrin. Puis, comme elle était bonne, elle pensa qu'il était dur de refuser à ses gens ce petit plaisir, et elle répondit avec un soupir :

— Soit ! fêtez la Noël, vous qui avez le droit d'être gais !

— Grand merci ! s'écria Lison. Mais madame devrait bien la fêter aussi.

— Pensez-vous à ce que vous dites, mademoiselle ?

— Oh ! je ne voudrais pas fâcher madame. Il y a bien des façons de fêter la Noël. Ainsi en France, dans mon village, on met ses souliers sous le manteau de la cheminée et l'on obtient tout ce qu'on souhaite, pourvu qu'on le demande en les y mettant.

— Hélas ! ma pauvre Lison, je voudrais bien être enfant pour te croire. Va, la seule chose que je souhaite ardemment, je l'ai assez demandée, assez créée au ciel et à la terre.

— N'importe ! à la place de madame, j'essaierais toujours.

— Quelle folie !

— Qu'est-ce qu'il en coûte ? Moi, je ne voudrais pas négliger un seul moyen d'obtenir ce que je désire. Voulez-vous que j'aille chercher vos souliers de satin blanc, vos souliers de mariée ? Ils vous porteront bonheur.

Madame de Lignerolles hésita, sourit, haussa les épaules, puis finit par dire avec indolence :

— Va, si cela t'amuse.

Un instant après, Lison revint avec deux petits souliers coquets qui auraient rendu

Cendrillon jalouse. Avec précaution, elle les déposa dans le coin de la cheminée ; après quoi, se tournant vers sa maîtresse :

— Maintenant, madame, faites votre souhait, en invoquant deux fois le petit Noël !

— C'est bien pour te faire plaisir, au moins, — repartit la comtesse un peu honteuse. Puis, d'une voix qui tâchait d'être railleuse, mais qui tremblait légèrement sous l'émotion d'un désir ardent, elle prononça ces paroles :

— Petit Noël, petit Noël, faites que mon mari soit libre et vienne souper ce soir avec moi.

Derrière elle, près de la porte du boudoir, elle crut entendre un rire étouffé et un bruit de pas rapides. Elle se retourna effarée.

— N'as-tu rien entendu, Lison ?

— Moi ? non, madame. Ce doit être le vent. Il fait ce soir un sabbat infernal.

La comtesse, plus troublée qu'elle ne voulait le paraître, n'eut pas le temps de se remettre. Oh ! cette fois ce n'était pas une illusion ! Dans le jardin bruissait une musique vague et douce. Elle courut à la fenêtre, écarta brusquement les rideaux ; elle ne vit que du noir et, peureuse, les referma bien vite. Mais les accords d'une guitare montaient dans la nuit jusqu'à elle, et une voix mâle et vibrante, une voix qu'elle ne connaissait pas, chanta :

Que m'importe l'hiver ?

Dans ta grâce riieuse,

J'ai, ma blonde amoureuse,

Un printemps toujours vert.

En vain le ciel est sombre.

Dans tes grands yeux d'azur

Me sourit un ciel pur

Que n'attriste aucune ombre.

Sur tes fraîches couleurs,

Mon baiser qui se pose,

Papillon sur la rose,

Boit le parfum des fleurs,

La forêt est muette.

Mais qu'ai-je à regretter ?

Daigne pour moi chanter

Et j'entends la fauvette.

Qui cherche le soleil ?

Le voici dans notre âme,

Sur tes lèvres de flamme

Où luit ton sang vermeil.

Lumineuse couronne,

Ta chevelure d'or,

Aux mois brumeux encor,

Comme en avril rayonne.

Aussi nargue du froid !

Je ne crains pas la glace,

Quand mon bras qui t'enlace

T'emprisonne à l'étroit.

La neige à la prairie

Peut mettre un manteau blanc ;

Je vois au rosier franc

L'églantine fleurie.

Va, l'hiver, où le jour

S'enfuit à tire d'aile,

Ramène aussi, ma belle,

Les longues nuits d'amour !

(*La fin au prochain numéro*).

L'histoire de Guillaume-Tell

racontée par un Anglais.

Il été dans la Souisse un governor très méchant et crouelle et on appelé loui Kessler.

Pour moqué le péple il metté un chapeau sur un poteau télégraphique ; un chapeau en haut et un gendarme en bas.

Et tout le monde été obligé de salouté cette chapeau.

Et dans le même contrée été un chasseur de chamois très intelligent, qui appelé William Tell, et il passé avec son carabeïne sour le dos et son gasson à la main, et il ne voulé pas salouté le chapeau parce qu'il méprisé le governor.

Le gendarme crié :

— Voulez-vous salouté tout de suite ou non !...

Et Tell répondé :

— Je fiché moa de cette capuchon.

Dans ce moment le governor arrivé à cheval avec ses demoiselles, vous savé, et il n'aimé pas Tell parce qu'il été un peu nihiliste, et quand le gendarme crié : « Mossieu le governor, il ne salouté pas le chapeau, » le governor demandé loui :

— Pourquoi ne montré-vous pas de l'obédienz à moa ?...

Et Tell disé :

— Parce que vous chicané toujours le péple.

Et Kessler demanda :

— Celui-là gasson est-il votre fils ?

Tell répondé :

— Yes, il été.

Alors Kessler prené une pomme rouge et metté sur la tête du gasson et disé à Tell :

— Préné votre carabeïne et tiré. Si vous attrapé le gasson et pas la pomme, il été fini, et si vous attrapé pas le gasson et pas la pomme, vous été jeté au cachot, et si vous attrapé la pomme et pas le gasson, vous été délivré.

Et Tell metté deux cartouches dans son fousil et il tiré et il a attrapé la pomme et pas le gasson, et tous les Souisses crié : Bravo ! William.

Et le governor été fiourieuse et demandé à Tell :

— Pourquoi avez-vous metté une si-conde cartiouche dans le fousil ?...

Tell tremblé de colère et répondé :

— Si j'attrapé mon fils, j'attrapé aussi vous, et flambé !

Et Kessler disé :

— Ah ! vous paalé comme ça de moa, misérèble ! Gendarme prené loui et mené tout de suite à Floulén dans le bateau à vapeu pour transporté dans mon château et enfermé.

Et Kessler prené des billets pour loui et les demoiselles et il parté avec le même bateau.

Et quand il passé devant son chapelle, Tell sauté sur le rivédge et couré dans le chapelle et fermé la porte, et les navigateurs ne pouvé pas arrêté parce que le lac faisait des mouvements très désagréables. Et le governor juré terriblement.

Quand le bateau continué son voyage, Tell couré dans un tunnel, près de Kioussnacht, et attendé Kessler ; et quand il arrivé à cheval, avec ses demoiselles, Tell préné son carabeïne et

tué le governor ; et quand il été tué le governor tombé du cheval et il été mort toute.

Et Tell été beaucoup satisfait et essuyé son carabeïne, et il a chanté : *God save the queen.*

...

Cette jolie parodie de l'histoire de Guillaume-Tell a paru dans le *Berner Heim*, rédigé par M. le pasteur Strasser, de Grindelwald.

M. Emile Zola, qui s'est fermé jusqu'ici les portes de l'Académie française, par ses écrits empreints d'un réalisme qui va souvent jusqu'à la crudité, est peut-être jugé trop sévèrement, quant à son caractère, par le grand public. Nombre de gens se le représentent sans doute comme un homme blasé sur les choses de la vie, inaccessible aux tendres sentiments, aux impressions douces et poétiques. Ils se trompent ; car rien de plus frais, de plus charmant que ces vers, publiés par l'*Echo de la Semaine*.

Ce que je veux.

Ce que je veux, sur le coteau,
C'est, lorsque mai vient nous sourire,
Une cabane qui se mire
Dans le miroir clair d'un ruisseau.

C'est un nid perdu sous les branches,
Où ne conduise aucun chemin,
Un nid qui n'ait d'autre voisin
Que le nid des colombes blanches.

Ce que je veux à l'horizon,
C'est au pied d'une roche grise,
Un bouquet de pins dont la brise,
Le soir, apporte la chanson ;

C'est une suite de vallées,
Où les rivières, dans leurs jeux,
Errent d'un pas capricieux,
Blanches sous les vertes feuillées ;

Où les vieux oliviers songeurs
Courbent leurs têtes grisonnantes,
Où les vignes, folles amantes,
Grimpent gaiement sur les hauteurs.

Ce que je veux pour mon royaume,
C'est, à ma porte, un frais sentier,
Berceau formé d'un églantier
Et long comme trois brins de chaume ;

Un tapis de mousse odorant,
Semé de thym et de lavande,
Seigneurie à peine aussi grande
Que le jardin d'un enfant.

Ce que je veux dans ma retraite,
Créant un peuple à mon désert,
C'est voir sous le feuillage vert
Flotter mes rêves de poète.

Mais avant tout, ce que je veux,
Sans quoi j'abdique et me retire,
Ce que je veux dans mon empire,
C'est une reine aux blonds cheveux ;

Reine d'amour à la voix douce,
Au front pensif, aux yeux noyés,
Et dont les mignons petits pieds
Ne fanent pas les brins de mousse.

Emile ZOLA.

(Aix, mai 1850).

Histoire de cuillères.

La petite histoire suivante nous est racontée par un de nos abonnés. Elle s'est passée, dit-il, dans une ville d'Alsace, où il était en séjour.

Il y avait grand gala chez un riche négociant de l'endroit, à l'occasion d'un anniversaire de famille, et les invités étaient nombreux. Deux de ceux-ci, Jérémie et Isaac, étaient, paraît-il, fort peu scrupuleux à l'endroit du bien d'autrui ; aussi, lorsque le dîner terminé, on apporta le café, leur cupidité fût-elle singulièrement éveillée à la vue des superbes cuillères d'argent qu'ils avaient devant eux. L'idée d'emporter un petit souvenir de cette belle journée leur paraissait toute naturelle à l'un et à l'autre, sans cependant que Jérémie sût ce qui se passait dans l'esprit d'Isaac, et réciproquement.

Mais comment faire pour se procurer ce plaisir ?... Là était la difficulté.

On par le au salon où la soirée doit se terminer. Seuls, Jérémie et Isaac s'attardent dans la salle à manger. Enfin Isaac croyant n'être vu de personne, prend délicatement une cuillère et la fourre dans la poche de son habit... Une dame se met au piano, une autre lui succède, et bientôt Jérémie est invité par son hôte à continuer la série des productions :

— Vous m'exquisez beaucoup, dit-il, si che ne sais ni chanter, ni déclamer. A frai tire, je ne sais rien, sauf peut-être une petite tour d'adresse qui pourrait fous intéresser. Abordez-moi, s'il vous blait, un betite quillère comme celles que nous afions pour le café ; mais bas un autre, au moins.

La cuillère est apportée. Jérémie la fait circuler de manière à ce que chacun puisse se convaincre qu'il va faire un tour, et qu'il ne procède pas comme un vulgaire escamoteur, qui se sert de cuillères de carton ou de papier.

Très ostensiblement, et après quelques passes, Jérémie met la cuillère dans la poche de son habit.

— Fous croyez beut-être le quiller il être dans mon boche ?... c'est bas frai ; regardez seulement ; il être dans la poche à mossié Isaac !

Il va sans dire que Jérémie a gardé la cuillère qu'il avait mise en poche et que le pauvre Isaac ne s'attendait pas à un tel dénouement : A voleur, voleur et demi !

On dinâ dè dou francs.

Lâi a dâi dzeins que ne sè cozon pa pi bin adrâi lâo viâ quand faut payi son medzi et son bâirè et que, quand vont deîn lo défrou, sè repèssont avoué on crotson dè pan set et on talon dè toma que fourront deîn lâo pantet dè veste dévant dè parti, na pas medzi onna bouna assiétâ dè soupa po 15 centimes,